

MÉLANIE GOMES DA SILVA

AU-DELÀ DES
TEMPÊTES
INTÉRIEURES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042536350

Dépôt légal : octobre 2026

Prologue

Le 2 février 2010

— Aujourd’hui, je vous rends les devoirs maison que vous avez faits la semaine dernière. Il y a de très bonnes notes pour certains et quelques lacunes pour d’autres, mais dans l’ensemble, c’est un bon devoir, nous dit le professeur.

Je fixe la pile de copies entre les mains de monsieur Prane.

Chaque prénom prononcé sans être le mien fait accélérer mon cœur davantage, mes mains deviennent de plus en plus moites. Je compte : un, deux, trois...

Il commence toujours par la meilleure note.

Je refais ma dissertation dans ma tête, mot après mot. J’aurais pu approfondir la deuxième partie. J’aurais dû reformuler l’introduction. On peut toujours faire mieux. Toujours.

Le professeur arrive à ma hauteur et pose ma copie sur la table. Je lis ma note et sens mes larmes monter,

je les ravale aussitôt. 13/20, j'ai eu seulement 13, c'est loin d'être suffisant.

Autour de moi, les pages se tournent, des chuchotements s'élèvent. La classe continue comme si rien n'avait d'importance. Je ne comprends pas comment ils font. Comment ils acceptent une note sans la disséquer, sans la démonter, sans la retourner contre eux-mêmes.

Je relis les annotations du professeur : « Bon raisonnement », « Analyse pertinente ». Je le savais, mon raisonnement n'était pas excellent, je dois viser l'excellence, il le faut si je veux devenir journaliste. Je dois travailler plus, me lever plus tôt, me coucher plus tard. Il n'y a pas d'autre option.

Mes parents n'ont pas d'autres enfants, je dois leur faire honneur, les rendre fiers, je ne dois pas être juste « suffisante ».

Demain, j'ai un entretien pour faire des extras en tant que serveuse dans un restaurant. Le patron a accepté de me recevoir malgré mes 17 ans ; là aussi, je dois être à la hauteur. Je dois prouver que je peux tout gérer : les études, le travail, l'avenir.

Je replie soigneusement ma copie, en alignant les coins avec précision.

Tout est sous contrôle. Il le faut.

Chapitre 1

Le 4 mars 2014

— Allô maman.

Ma voix chevrotante fait écho contre les murs blancs de la chambre d'hôpital. Au loin, des bips provenant des autres chambres résonnent dans la pièce. Le cri d'un ou deux patients, le bruit assourdissant des pas lourds dans le couloir rendent l'atmosphère encore plus pesante. Ce que je m'apprête à dire à ma mère va changer notre monde à jamais.

— Charlie, tu n'es pas en cours ? me questionne maman.

Des larmes emplissent alors mes yeux, ma gorge se noue davantage.

— Non, j'ai fait une bêtise... je murmure à travers le combiné du téléphone.

— Bêtise ? Comment ça, une bêtise ? lance immédiatement ma mère, la panique ayant pris place dans sa voix.

— J'ai pris trop de médicaments, dis-je entre deux sanglots.

Un silence se fait.

— Volontairement ? ajoute-t-elle.

Un « oui » à peine audible sort de ma bouche.

La panique dans la voix de ma mère se fait sentir.

— Tu es où, là, Charlie ?

— À l'hôpital avec Fabien.

— D'accord, j'appelle tout de suite ton père et on vient.

Dès que je raccroche, les larmes redoublent. Fabien me prend dans ses bras. Une infirmière arrive à ce moment-là.

— Mademoiselle Abilo, je vais vous faire une prise de sang, annonce-t-elle.

— Pour quoi faire ? je demande.

— Au vu de votre tentative de suicide...

Les mots tombent comme un couperet. J'ai fait une tentative de suicide... Comment en étais-je arrivée à ce point de désespoir, un point de non-retour qui aurait pu être fatal.

— Nous devons vérifier l'état de votre foie, ajoute-t-elle d'un ton calme mais ferme.

Mes larmes qui ne se sont que peu atténuées repartent de plus belle. Je lui tends mon bras droit afin qu'elle puisse me faire la prise de sang.

Mon bras gauche étant à l'image de mon visage ravagé par les larmes, complètement défiguré. Cela fait maintenant deux ans que j'ai pris la malheureuse habitude de me scarifier. Mon seul moyen de faire sortir tout ce mal-être en moi. Prendre une pauvre

lame pour me blesser l'avant-bras gauche me soulage, sur le moment du moins.

J'ai d'abord commencé par les mains, entre les phalanges, de simples « griffures » au premier abord. Je suis ensuite passée à des lacérations plus importantes sur les cuisses, par peur de la douleur et peur qu'elles ne soient trop visibles. Quelque temps plus tard, les plaies ont commencé sur l'avant-bras. Le début d'une longue descente aux enfers.

Ce soir-là, avant de prendre tous ces médicaments, j'ai rempli mon bras gauche de lacérations.

Ce matin, alors que j'étais sur un brancard dans le couloir, en attente de ma chambre, j'ai entendu des soignants se moquer et dire à voix haute : « Encore une qui a voulu se rendre intéressante... » Je me suis alors enfouie sous mon drap, couverte de honte.

Peu de temps après le départ de l'infirmière, une autre personne entre dans ma chambre. C'est une femme d'une cinquantaine d'années, petite, blonde, avec une coupe au carré. Elle est vêtue d'un pantalon en velours bleu et d'un pull marron type marinière sous sa blouse blanche.

— Bonjour, M^{lle} Abilo, je suis la psychiatre du service, annonce-t-elle.

— Bonjour, réponds-je timidement.

Mes joues me brûlent sous l'effet de la chaleur, elles doivent être aussi rouges que des tomates.

— Vous nous avez fait très peur cette nuit, vous devez être tirée d'affaire, il ne manque plus que le résultat de votre dernière prise de sang, reprend la psychiatre. On vous a fait un lavage d'estomac au charbon cette nuit, il devrait avoir suffisamment fonctionné.

Le souvenir de la nuit que je viens de passer va me rester longtemps en mémoire. Une nuit à alterner entre somnolence et vomissements dus au charbon.

— Pour la suite, je vous laisse deux choix : soit vous vous sentez mieux et vous pouvez rentrer chez vous ce soir, soit je vous hospitalise en psychiatrie, conclut-elle.

Je réfléchis quelques instants. Tout en sachant que si je sors d'ici ce soir, je recommence plus violemment cette fois. Par conséquent, je choisis l'hospitalisation en psychiatrie.

Chapitre 2

Le 5 mars

Le temps ici semble s'être arrêté. Les minutes passent, mais si lentement qu'on pourrait presque les entendre tomber, une à une, dans le silence de la chambre. Par moments, j'ai l'impression qu'une éternité s'est écoulée. Pourtant, quand je regarde l'horloge, à peine quelques minutes se sont écoulées.

Les occupations manquent cruellement. Alors je reste là, allongée, les yeux ouverts, à observer ce qui m'entoure. Le plafond est blanc, d'un blanc froid et presque aveuglant sous la lumière. Les murs aussi sont blancs, nus, sans la moindre trace de vie. Même les draps qui me recouvrent ont cette couleur fade, ce même blanc impersonnel. Ici, tout semble vide. Tout est propre, ordonné, silencieux... mais terriblement insipide.

À l'image des plateaux-repas qu'on nous apporte. Des aliments sans saveur, tièdes, posés là comme une formalité. Je mange sans vraiment avoir faim, simplement pour faire passer un peu de temps. Alors j'attends. Je ne sais pas vraiment quoi.